1765.

1

LA FÉE URGELE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMÉDIE

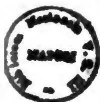
EN QUATRE ACTES,

MELÉE D'ARIETTES.

Représentée devant LEURS MAJESTÉS, par les Comédiens Italiens ordinaires du ROI, à Fontainebleau, le 26. Octobre 1765.

Et à Paris le 4. Décembre suivant.

Les paroles sont de Mr. FAVART, & la Musique de Mr. DUNI.







A GENEVE,

Chez P. PELLET & FILS, Imprim.

M. DCC. LXVII.



ÉPITRE

AUX DAMES.

CE qui vous plaît, c'eſt de régner
ſur nous ;
Vous préférez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que
le vôtre ;
C'eſt le plaiſir de ſe ſoumettre à vous.





AVIS DES EDITEURS.

VOci un nouvel Ouvrage de Mr. Favart, après Iſabelle & Gertrude, *qui a eu un ſuccès ſi bien mérité ; il a voulu continuer à puiſer dans les* Contes *que Mr.* De Voltaire *a donnés ſous le nom de* Guillaume Vadé ; *ſa Piéce a été applaudie. Il n'eſt pas poſſible que cet Auteur accoutumé à captiver les ſuffrages du Public ne mette de l'eſprit & de la fineſſe dans tout ce qui ſort de ſa plume ; nous aurions voulu qu'il y eut mis un peu plus de gayeté ; qu'il nous pardonne cette réfléxion, elle ne ſaurait faire aucun tort à ſa Piéce.*

ACTEURS DE LA PIECE.

LA FÉE URGELE, MARTON, ROBINETTE,	La Dlle. la Ruette.
THERESE, *Bergére*, UNE VIEILLE,	La Dlle. Favart.
LE CHEVALIER ROBERT,	Le Sr. Clerval.
LA HIRE, *Ecuyer de Robert*,	Le Sr. Caillot.
LA REINE BERTHE,	La Dlle. Desgland.
DENISE, *Villageoise*. L'AVOCATE GÉNÉRALE de la Cour d'Amour,	La Dlle. Catinon.
VIEILLES CONSEILLERES de la Cour d'Amour,	Les Srs. Chanville & Baletti
L'HUISSIERE,	La Dlle. Léonore
PHILINTHE, *Berger*,	Le Sr. Lobreau.
LICIDAS, *autre Berger*,	Le Sr. Beaupré.
LISETTE, *Bergére*.	La Dlle. Adélaïde
LE GRAND VENEUR,	Le Sr. de Hesse.

SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la suite de la Reine BERTHE.

PLUSIEURS CONSEILLERES, de la Cour d'Amour & de Beauté.

NYMPHES, Suivantes de la Fée URGELE.

CHEVALIERS ERRANTS, amis de ROBERT.

Le Théatre représente un paysage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du ROI DAGOBERT.

LA FÉE URGELE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

IL a pris le ſentier qui conduit en ces lieux;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel eſt votre deſſein?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre?
Robert eſt l'objet de mes vœux.

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.

Ah ! si son cœur devenait tendre...
A son sort je veux me lier.
Ne détruis pas mon espérance,
Je puis triompher en ce jour,
Richesse, honneur, grandeur, naissance,
Tous disparait devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance ? ....

MARTON.

L'Amour n'en connait point : non, l'Amour a ses droits.

ROBINETTE.

Madame.....

MARTON.

Observe le silence;
Je pardonne ce mot pour la derniere fois.

ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois.....

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,
Je veux le soumettre à mes loix :

Je prétends plus encor ; éprouver ſa conſtance,
Le rendre digne de mon choix.
Employons l'adreſſe, la ruſe :
Qu'il ſoupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours ſont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me ſervira d'excuſe.

ROBERT, *ſans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends ſa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *ſans être vu.*

Monſeigneur.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE, MARTON, ROBINETTE.

(*Robert paraît ſur ſon cheval dans le fond du Théatre ; il deſcend, donne ſa lance à la Hire.*)

ROBERT.

La Hire,

Attache mon courſier à l'un de ces ormeaux ;
Le charme de ces lieux m'attire,
Et la douceur de l'air qu'on y reſpire
M'invite à jouïr du repos.

MARTON.

Eloignons-nous pour paraître à propos.

SCENE III.

ROBERT *ſeul.*

ARIETTE.

LA noble choſe
Que d'être Chevalier !
On prend la cauſe
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire,
On répare les torts,
On n'aſpire à la victoire,
Que pour venger les *Faibles* des *Forts.*
La noble choſe, &c.

D'un bras puiſſant,
On ſoutient l'innocent,
On le défend
Contre un tyran,
Un brigand,

Fut-ce même un Géant.
Un cœur
Plein de valeur,
Un cœur
Qui ſuit l'honneur,
Goûte les fruits
De ſes travaux,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble choſe, &c.

SCENE IV.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à ſa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
Vous reprenez haleine en ce ſéjour champêtre,
Il faut que vous ſoyez bien las?
J'en ſuis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'eſt que je m'aime
Quand je ſuis fatigué, ſi vous ne l'êtes pas,

Vous avancez toûjours d'une viteſſe extrême :
Vous prenez le galop, quand je me traine au pas,
C'eſt vainement que mon dépit éclate ;
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
Et vous n'avez aucun égard
Pour une ſanté délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié !

LA HIRE.

Un voyage ſi long m'a fondu de moitié :
Mais cet endroit me plaît, ſon aſpect me délaſſe.
La belle vue ! on voit à découvert
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince ! il faut le mettre dans la claſſe
Des Rois aimés de leurs Sujets :
De mortels comme lui, la Nature eſt avare.
En Italie on voit des monuments parfaits ;
Mais un Monarque aimé, que la ſageſſe pare,
Eſt un tréſor plus précieux, plus rare :
Son Royaume animé par ſes adorateurs,
Tenant tout ſon bonheur des vertus d'un ſeul homme,
Ne porte point envie aux raretés de Rome ;
L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courſes.
Il était temps, ayant épuiſé les reſſources :
Votre armure, votre cheval,
Vingt écus dans votre valiſe,
Voilà tout votre capital ;
Car dans ces maudits temps de criſe,
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens.....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je ſuis las du ſervice, & je voudrais, ma foi.....

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
Te détacher du char de la victoire,
Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais ſans en faire accroire,
De ce maudit métier, je vais conter l'hiſtoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un inſtant de repos,
Errant,
Courant

Les aventures,
Du froid, du chaud
Il faut essuyer les injures;
Faire des défis,
Exposer sa vie:
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un objet friand,
N'oser baiser que son gant,
Rien que son gant;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire;
Passer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour sans boire;
Trouver son bien pris
Et sa douce Amie;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentiments,
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant qu'il soit très-peu de temps,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.
(D'un ton vif, mais mystérieux.)

J'ai déja vu, dans ce canton,
Certaine *Bachelette*..... *

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

.....Avec un regard tant modeste!
Tant doux! son œil est si fripon!
Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste!

Ah! Monseigneur.....

ROBERT.

Sa jambe fine & leste...;

LA HIRE.

Ah! Monseigneur.....

ROBERT.

Un pied mignon...;

LA HIRE.

Fort bien.

---

* Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siécle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.

ROBERT.

Et des graces naiſſantes....

Elle cueillait des fleurs ſur le bord d'un ruiſſeau;
Ses charmes, ſes attraits ſe répetent dans l'eau.....
Ses vêtemens légers... ſes treſſes voltigeantes.......

LA HIRE.

Je vois..... je ſuis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage;
Mais ſe dérobant à mes yeux,
Elle a laiſſé dans mon cœur ſon image.
Je reſte ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà?

ROBERT (*légérement.*)

C'eſt une fantaiſie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie?

ROBERT *indifféremment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie!

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'eſt mon deſſein, délace mon armure.

LA HIRE.

Aſſeyez-vous ſur ce banc de verdure.

SCENE V.

MARTON, ROBINETTE.

Les Acteurs précédens.

Tandis que ROBERT *&* LA HIRE *ſe retirent d'un côté dans le fond du Théatre,* MARTON *&* ROBINETTE *s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

JE vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils ſont tout frais. (*bis.*)
Hâtez-vous d'en faire uſage;
Un ſeul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

C'eſt l'image
D'un Objet charmant;
C'eſt l'hommage
D'un tendre Amant.
Hâtez-vous d'en faire uſage;
Un ſeul jour les endommage.
Je vends des bouquets, &c.

Sitôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir;
Fraicheur d'amour paſſe comme elle;
Il n'eſt qu'un temps pour le plaiſir;
Hâtez-vous d'en faire uſage.
C'eſt la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

Pendant cette Ariette, la Hire délace le Haume, & l'armure de ſon Maître. Et comme dans cet office, il eſt obligé de tourner le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer d'abord.*

LA HIRE *en ſe retournant.*

Ah! les gentilles paſtourelles!

ROBERT *ſe levant.*

La voilà.

---

* Armet ou Caſque.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Oui vraiment, ce font elles.

ROBINETTE bas à *Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas affez tôt à la Ville ?
Tu ne marchas jamais auffi légérement, Marton.

MARTON.

Je fuis une fois plus agile,
Lorfque mon cœur a du contentement.
Tu fais que j'ai chez nous une affaire preffée ;
Ce foir avec Colin je ferai fiancée.

(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)

Quand j'aurai vendu mes œillets,
Je partirai l'inftant d'après
Pour regagner notre demeure ;
Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit :
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jaloufie.*

Colin !

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre eſt heureuſe.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Meſſieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'eſt mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez ſur nous des jugemens meilleurs :
Mon maître me reſſemble, & c'eſt un honnête homme.
Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;
Nous nous y connaiſſons, nous revenons de Rome,
Et nous ſommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne ſais pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :
C'eſt quelque garçon de village ?
Vous méritez un ſort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :
Nous ſommes pauvres;mais travailler nous ſoulage.
Le travail eſt notre héritage,
Il nous ſuffit ; nous jouiſſons du jour,
Nous avons l'appétit, le ſommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA HIRE.

L'Amour !

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage ?

LA HIRE.

Ce mot eſt d'un heureux préſage.
(*A Robinette.*)
Et vous aimez auſſi ?

ROBINETTE.

Non ; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie!
Avec l'Amour,
Toute la vie
Paſſe comme un jour.
Sur l'épine fleurie,
Tous les oiſeaux d'alentour,
Dans leur douce mélodie,
Répetent tour à tour:
Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie! &c.

Si je dors, il me réveille: (*bis.*)
Attentif à mon bonheur,
Il vient avec douceur
Me dire à l'oreille:
Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

Vous me faites penſer de même,
Belle Marton; il ne faut que vous voir,
Et pour ſentir & pour ſavoir
Qu'on n'eſt heureux que lorſqu'on aime.

LA HIRE *à Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON *à Robert.*

Ne nous arrêtez plus.
Colin compte le temps quand je le fais attendre ;
Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
Je prends tous les bouquets, & c'est votre avantage;
Je vous en promets vingt écus,
Pourvu que vous donniez un baiser par dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez.

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finissez.

ROBINETTE.

(*Après avoir reçu le baiser.*)

De grace....

Ah, vous renversez mes œillets,
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein;
Mais hélas! comment vais-je faire?
Le baiser était à Colin.

(*Pendant cette Ariette, la Hire & Robinette ramassent les fleurs, & les remettent dans le panier.*)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LA HIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte,
Votre cheval s'enfuit par ces guérèts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus.....

ROBERT.

Ma valise.....

MARTON.

Il me quitte!

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.
Robert ne peut éviter ma poursuite,
Et je saurai bientôt le retrouver.

SCENE VI.

MARTON, ROBINETTE.

(On entend le Chœur suivant qui se chante d'abord derrière le Théatre.)

LE CHOEUR.

AH! que le temps, que le temps est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre :
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah! le pauvre Robert! Vous allez l'accuser ?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.



SCENE VII.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chaſſe,* l'oiſel *ſur le poing. Elle eſt accompagnée de Seigneurs & Dames de ſa Cour,* de *ſes* Varlets, *du Grand Veneur & autres Officiers de ſa Fauconnerie.*

CHOEUR.

AH! que le temps, que le temps eſt beau!
Quel plaiſir! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau!

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Aliſier,
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes;
L'Amour eſt un franc Epervier.
Et vous en êtes
Les Fauvettes.
Par vos chants vous l'attirez,
Vous préparez
Vos défaites:
Il plane, plane dans l'air,
Vous endort avec ſes aîles,
Et plus vîte que l'éclair,
Vous prend dans ſes ſerres cruelles.

L'Amour eſt un franc épervier ;
Gardez-vous de l'oublier :
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes ;
Retenez-bien, jeunes Fillettes :
L'Amour eſt un franc épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princeſſe, il eſt trop vrai ;
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triſte eſſai.

ARIETTE.

O Reine, ſoyez-moi propice ;
J'arroſe vos pieds de mes pleurs.
Juſtice, juſtice, juſtice !
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous, mon enfant. (*A part.*) Tout parle en ſa faveur.
(*Haut.*)
Qui peut cauſer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuſe, innocente & tranquille,
Je portais des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,
Subitement eſt venu me ſurprendre,

D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.
D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas:
Ma résistance augmente son audace.
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi......

BERTHE.

Malgré vous?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre:
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon pannier.

BERTHE.

Vous serez bientôt satisfaite;
On punira cette témérité:
Mais dites-vous la vérité?

MARTON.

Ah! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre ſœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas! ma bonne Reine,
N'avait-il pas ſon Ecuyer?

BERTHE.

(A des gens de ſa ſuite.)
Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à votre Majeſté.
(A Marton.)
Quel ſentier a-t-il pris?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté?
(A des gens de ſa ſuite.)
Aſſurez-vous de ſa perſonne:
Partez, courez avec ardeur;
S'il ſe défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(*A Marton.*)

Eh! vous êtes trop bonne.

(*A sa suite.*)

Je vais voir de cette hauteur,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

(*Il sort.*)

(*On reprend le Chœur précédent.*)

Ah! que le temps, que le temps est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

La Décoration est la même.

SCENE PREMIERE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
Qu'il m'a donné de mal !
Cette maligne bête
S'en va, ta, ta, ta, ta :
Je crie holà ! holà !
Petit, petit, arrête, arrête ;
Il m'attend tout exprès,
Et quand je suis tout près,
Ce beau cheval d'Espagne
Hennit, part, ta, ta, ta, ta, ta,
Holà, holà, holà, la, la.
Les gens de la campagne,
Vieux, jeunes & marmots,
Présentent leurs chapeaux ;
Mais par une ruade,

Mais par une escapade,
Il les campe tous là.
Je le saisis, il m'échappe:
Un homme noir le ratrappe,
Monte dessus, & s'en va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.
Je le suis promptement
Voyant son entreprise,
Et j'arrive au moment
Que, joyeux de sa prise,
Il allait prudemment
Visiter la valise.
Je me saisis du tout heureusement.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A Cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh! fatale rencontre!

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah! Monſeigneur.......

ROBERT.

Quel cœur pervers!

LA HIRE.

Monſeigneur..... le cheval.....

ROBERT.

L'aventure eſt affreuſe!

LA HIRE.

Votre cheval.....

ROBERT.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuſe.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir?
Inhumaine Marton!

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire;
Mais écoutez-moi donc.

ROBERT *appercevant la Hire.*

C'eſt toi, c'eſt toi, la Hire?
Marton eſt jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais ſon cœur eſt cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'eſt pas naturel.
Une Beauté ne ſemble naître
Que pour rendre le monde heureux ;
Et la Nature, mon cher Maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu ſauras ma funeſte aventure.....
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc auſſi?
Je ne ſuis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cauſe ma mort & ſatisfait ſa haine.
Pour chercher mon courſier, lorſque tu m'as quitté,
Ma malheureuſe étoile & me pouſſe & m'entraine
A le chercher par un autre côté ;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment ! devant ſon Tribunal?

ROBERT.

Il eſt tout compoſé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la choſe
Ne tournera donc pas ſi mal.
Vous pouvez gagner votre cauſe ;
Le Sexe eſt indulgent.

ROBERT.

Mon crime eſt capital.
Notre valeur ne doit être occupée
Qu'à protéger la Vertu, la Beauté ;
C'eſt à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur ſûreté.
Ici le Sexe eſt reſpecté,
Et lui ravir une faveur légere,
Un rien, contre ſa volonté,
C'eſt une action téméraire,
Que l'on punit avec ſévérité.
Marton m'a plû, mon cœur eſt tendre
Je l'avouerai, ſes appas m'ont tenté.
L'Amour m'a trop fait entreprendre
Contre un devoir que l'honneur a dicté ;
Et devant cette Cour où l'on rend la juſtice,
Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton.
Qui s'eſt portée accuſatrice,
M'aſſigne en réparation.

LA HIRE.

Quel est le châtiment que la Sentence porte ?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort ! la réprimande est forte !
C'est votre faute aussi.

ROBERT.

Comment ?

LA HIRE.

Votre transport
Etait rempli d'un respect pitoyable ;
Avec timidité vous vous rendiez coupable :
Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie ?
Marton est si jolie
Qu'on devoit m'excuser
Qu'une Beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Pour un baiser,
Faut-il perdre la vie ?

Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser,
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi;
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton poursuit la perte de mes jours:
Si du moins je mourais en combattant pour elle,
Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je sens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire;
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT, *fièrement.*

Non, non, je ne sais point vivre honteusement.
Ma promesse n'est pas frivole:
Des fers m'enchaineraient moins fort que mon serment.
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen qui me ferait abſoudre,
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas :
C'eſt une queſtion qu'on me donne à réſoudre,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle eſt elle ?

ROBERT.

C'eſt de dire
Ce qui ſéduit les femmes en tout temps.

LA HIRE.

C'eſt une queſtion pour rire,
Qui peut embarraſſer tout au plus des enfants.

ARIETTE.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs âmes,
C'eſt un gaillard de bon aloi,
C'eſt moi,
Mon air d'allégreſſe
A l'art d'empêcher
La triſteſſe
D'approcher.
Je brille en chantant la tendreſſe;
Je plais, j'amuſe, j'intéreſſe,
Et je fais rire la ſageſſe,
Quand elle eſt prête à ſe fâcher.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames;
C'eſt un Amant de bonne foi,
C'eſt moi.

ROBERT.

Ta joie inſulte à ma douleur extrême:
Je ſens dans ma poſition,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
D'éclaircir cette queſtion.

LA HIRE.

Eh bien! conſultez-les.

ROBERT.

J'en ai conſulté mille,
Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a penſé.
Elles ont leur ſecret; c'eſt choſe difficile
Que de ſavoir.....

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts
J'ai là-deſſus quelque lumière;
Je connais leurs goûts à peu près,
Depuis un temps je cours cette carrière:
Chargez-moi de vos intérêts.

(On entend l'annonce de la Ronde du Divertiſſement.)

En voilà juſtement qui m'ont l'air aſſez drôle:

Pour les interroger, saisissons ces instants ;
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats consultants.
(On entend encore l'annonce de la Ronde.)
Voyez, Sire Robert ; des mines si jolies
Sont les oracles du Destin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles,
Un moment examinons-les.
On reconnait toujours l'esprit des filles
Dans leurs amusements secrets.

SCENE III.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond, sur un air gai & avec la plus grande légéreté.

LA HIRE *à son Maître, après que les Villageoises ont dansé quelque temps.*

JE vais leur parler, laissez faire.
(Aux Villageoises.)
Beautés, que la douceur accompagne toujours,

Votre pitié nous devient néceſſaire ;
Accordez à mon Maître un juſte & prompt ſecours,
Où bientôt il eſt mort.

ROBERT.

Hélas ! je déſeſpere!

DENISE.

Que demandez-vous ?

LA HIRE.

Excuſez ;
C'eſt un homme perdu ſi vous le refuſez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous ſauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez ſans contredit,
Ce qu'on vous demande eſt écrit
Sur votre phyſionomie ;
Vous connaiſſez les Dames, leur eſprit,
Leur caractère, leur génie,
Et vous ſavez quel point les flatte & les ſéduit.

DENISE.

Mais c'eſt ſelon leur fantaiſie.

LA HIRE.

Oui, mais il en eſt un, (ou l'on nous trompe fort,)
Sur lequel toutes ſont d'accord.

DENISE.

Nous aimer, ſans l'oſer dire,
Sans prétendre à des faveurs;
Chérir juſqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de ſon martyre;
Reſpect, amour, rien par-delà;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE, *en ſecouant la tête.*

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela.

(*Aux Villageoiſes.*)

Vous pourriez un peu mieux....un peu mieux nous inſtruire.

(*La Danſe recommence, & toutes les Villageoiſes, ſans répondre, paſſent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoiſes qui lui donne un ſoufflet. Les Villageoiſes, en ſe retirant, laiſſent voir à leur place une petite Vieille ratatinée qui s'avance vers* ROBERT.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;
Mais je vais ſuivre l'aventure.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

BEau Chevalier, quoi ! vous perdez courage !

Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a....
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mère, hélas ! si vous saviez....

LA VIEILLE.

Oh ! je sais tout sans que vous le disiez.
J'aime à savoir chaque mystère :
Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à faire.
A parler des Amans j'occupe mon loisir,
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie ;
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de suite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me ſouſtraire à la loi?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez vous ſoupçonner qu'elle ſoit équivoque?
Diſſipez mes périls, je vous conſacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque inſtant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas! je n'en répondrais pas ;
Je ne reconnais plus les hommes.
Ah! mon enfant, dans le ſiècle où nous ſommes
Les jeunes gens ſont bien ingrats!

ARIETTE.

C'eſt une miſère
Que nos jeunes gens!
L'âge dégénere ;
Ah! le pauvre temps!
Quand j'étais dans ma jeuneſſe,
Que les Amans
Etaient charmans!
Qu'ils avaient de politeſſe!
Ils étaient ardens,
Preſſans.

On n'en voit plus de cette eſpèce,
On n'en voit plus de ſi galans.
Ah! le pauvre temps!
Chacun diſait: ah! qu'elle eſt belle;
Et me jurait amour fidèle.
A préſent, eh! bien, eh! bien......
On ne me dit plus rien, rien,
Rien.
Il n'eſt plus d'amour ſincère,
Il n'eſt plus de cœurs conſtans:
L'âge dégénere;
Ah! le pauvre temps!
Tout eſt vanité;
Faſte ſans largeſſe,
Plaiſir ſans gaieté,
Amour ſans tendreſſe.
Leur délicateſſe
Eſt dans leur ſanté.
Ah! ah! ah! ah! ſur mes vieux ans,
Quel pauvre temps.

ROBERT.

Je blâme leur légéreté,
Et ſur tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom! la reconnaiſſance eſt une qualité
Dont on n'a pas aiſément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;
Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.
Vous semblez né pour attendrir nos ames,
Et j'aurais du regret qu'un Chevalier si preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux ;
Faute de bien savoir ce qui séduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, soyez en repos.
Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il est certains points capitaux,
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,
Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous serez obéïe.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré

L'entreprife la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.
Quelque péril qui m'environne,
Et quelque monftre qui m'étonne,
Je vaincrai la difficulté.
Prenez mon gant; voilà le gage
Que nous donnons pour nous lier,
(*Il donne fon gant à la Vieille.*)
Et pour vous affurer encore davantage,
J'en jure foi de Chevalier.
(*Il tire fon épée, & la remet dans le fourreau, après avoir fait le ferment.*)

LA VIEILLE.

Je fuis contente; allons au Tribunal de Berthe.
Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
Je me fais un plaifir d'empêcher votre perte;
Je vous révélerai le fecret en chemin.

DUO dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel eft ce prix?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils.

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaiſſance
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon aſſiſtance
Vient à bout
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance
La récompenſe
Que vous déſirez.

LA VIEILLE.

Vous le ſaurez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez.

LA VIEILLE.

Venez, venez.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE *se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE GENERALE, LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE *à l'Avocate Générale.*

AVocate, parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE *aux vieilles.*

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnérent la connaissance
Des ruses des Amants, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumières;
Dans cette Cour d'un auguste appareil,
Que vos places soient les premières;

Préfidez à notre Confeil.

(Elles fe placent à côté de la Reine.)

(Aux jeunes.)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller fans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Confeil des Amours;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès:
A la Cour d'Amour; tout procès
Doit fe juger à l'amiable.

(Elles fe placent auffi.)

Première VIEILLE.

C'eft en vain qu'un plaideur rufé,
Près de nous voudrait fe produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme affez ofé,
Qui tenterait nous féduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts;
Interprétons la lettre, apprécions les glofes,
Et fans prévention pefons les intérêts;
Que l'Huiffiere appelle les caufes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
Philinte défendeur.

SCENE II.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

ANnette reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette eſt ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré ſa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la ſienne ont tiſſu mes cheveux.
J'ai ſa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux eſt plus heureux?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.
Quittez Annette,
Elle eſt coquette:
Suivant nos loix on doit la condamner;
Une Fillette

Sage & discrette
Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas ;
Thérese contre Blaise ; & pour le même cas.

SCENE III.

THERESE, LISETTE.

THERESE.

ARIETTE.

UN loup, le soir, dans la prairie,
Prit ma brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta ;
C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine :
Nous étions près d'une fontaine ;
Un de mes agneaux y tomba :
Je n'en vis rien, car Lucas était là.

THERESE.

Comment me défendre seulette ?

LISETTE.

Quand je le vois je suis distraite.

THERESE.

C'est sa faute ; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort, il était là.

ENSEMBLE.

THERESE. C'est sa faute ; il n'était pas là.
LISETTE. Il a grand tort ; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette
Soit moins distraite ;
Sans différer qu'elle épouse Lucas.
Pour fixer Blaise
Près de Thérese,
Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

SCENE IV.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES CONSEILLERES. *Les Acteurs précédents.*

L'HUISSIERE.

Robert accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame saisie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier, votre air noble & modeste
Me fait gémir sur la nécessité
Qui m'a dicté
Une Sentence si funeste;
Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.
Chevalier pouvez-vous résoudre
La question qui va vous perdre ou vous absoudre?
En un mot, avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'est pas facile à définir,
Il faudrait pénétrer leurs ames;
Et comment y parvenir?
A chaque instant leur goût varie:
Un seul point flatte leur envie,
Un point qui doit les réunir;
Je vais le dire: (*bis.*).
Plaire, charmer, séduire,
Est un bonheur dans leur printemps;
Mais gouverner, avoir l'empire,

Eſt leur plaiſir dans tous les temps.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il ſoit abſous ;
L'Amour ſe réſerve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Oedipe, dans ce jour,
Votre eſprit pénétrant vous a ſauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,
Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté, je reprends mon armure ;
J'emploierai l'un & l'autre à ſervir votre Etat.
C'eſt par des actions d'éclat
Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre ſûre.

SCENE V.

LA VIEILLE. *Les Acteurs précédents.*

LA VIEILLE *à Robert.*

ARIETTE.

Tout doucement,
Plus lentement :
Mon cher enfant,

Vous êtes triomphant,
J'en ai toute la gloire ;
Et vous devez,
Si vous avez
Bonne mémoire,
Beau Chevalier,
M'en bien payer.
Oyez,
Ayez
Réminiſcence.
Sans vous fâcher,
Je viens chercher
Ma récompenſe.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
Cette figure ſurannée ?

ROBERT *à l'Avocate.*

Gardez-vous de la maltraiter.
(*A la Reine.*)
Grande Reine, elle ſeule a fait ma deſtinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes ſoins, l'affaire eſt terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton ;
On lui doit réparation.

De laiſſer mourir ſans ſecours
Un beau Chevalier dont les jours
Pour ceux d'autrui ſeraient un avantage.
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
(Serment de Chevalier ne peut être frivole :)
Il a tiré de moi notre ſecret,
Et je viens le ſommer ici de ſa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau plaidoyer ?
Parlez, illuſtre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet inſtant, vient de dire à la lettre
L'exacte & ſimple vérité :
Quand je ſaurai quelle eſt ſa volonté,
Ma gloire & mon devoir feront de m'y ſoumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ! réjouiſſez-vous,
Mon doux ami ; vous ſerez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame
N'eſt pas fade ; mais vous verrez
Qu'avec le temps vous m'aimerez.
Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jetter un ſeul regard?
Ah! j'aime mieux ſubir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mere à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en ſortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvai je réduit!

LA VIEILLE, *en le ſuivant.*

Tu n'échapperas pas : va, ta Vieille te ſuit.

BERTHE.

C'en eſt aſſez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fète commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇAUX.

Pendant le Divertiſſement, on voit ROBERT *qui traverſe le Théatre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille, qui parait en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui ſuit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé

Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.
Gentils objets, charmans & doux,
Il eſt peut-être parmi vous.
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
C'eſt moi qui ſuis ſa femme:
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
Je ſuis ſa noble Dame.
Sans doute vous le charmerez;
Mais, *toutes tant* que vous ſerez,
Vous ne ſaurez,
Vous ne pourrez
L'aimer, l'aimer d'amour extrême,
Et tout ainſi que je l'aime.
L'avez-vous vu, mon bien Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.
Eſt-il ici,
Mon ſeul ſouci?
Eſt-il ici,
Mon bel Ami?

Si vous l'oyez,
Si le voyez,
Vous en aurez envie.
Hélas! hélas!
Ne m'ôtez pas
Le bonheur de ma vie.
Dans ses regards est la fierté,
Noble franchise & loyauté.
Fleur du matin
Est sur son tein,
Et dans son cœur est l'honneur même:
C'est aussi vrai que je l'aime.
L'avez-vous vu, mon bien aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'est ranimé,
D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris
Et ces mépris?
Eh bien! eh bien!
Ce n'est pas bien:
Mais j'ai l'espoir
De le revoir,
C'est ce qui me console;
Oui, je m'en vais:

Il eſt Français,
Il tiendra ſa parole (*).

A ce mot, ROBERT *s'avance vers la Vieille, lui préſente la main, & ſe retire avec elle.*

(La Fête continue.)

(*) En ce temps-là, les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, ſi l'on veut, cette Romance, qui n'eſt placée ici que pour couper le Divertiſſement.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre représente l'intérieur d'une pauvre Chaumiere : on voit d'un côté une vieille table à demi rompue, quelques escabeaux délabrés, & dans le fond un grabat (*) entouré d'une mauvaise courtine (**).

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

CEtte maison n'est ni riche ni vaste,
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

* Châlit, Couchette.
** Rideaux.

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
N'êtes-vous pas heureux, ayant eu tout à craindre?
Allons, montrez un esprit fort:
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort.
Pour qui n'a rien, une chaumiere
Devient la demeure d'un Roi:
Une lampe est un lustre éclatant de lumiere.
Ne trouve pas qui veut des Vieilles.

ROBERT.

Eh quoi!
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage.

LA HIRE, *avec attendrissement.*

Ah! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager,
Votre épouse parait, le devoir vous engage....
Mon cher maître, prenez courage.

SCENE II.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier en son bras.*

ARIETTE.

Nous allons ici

Souper tête à tête,
Mon doux Ami.
Pour moi quelle fête!
J'apporte à mon bras
Le petit repas.
Ces mêts
Sans apprêts
Ne font pas
Délicats;
Mais
Un repas frugal
Eſt un régal,
Quand l'Amour l'aſſaiſonne.
Le plaiſir donne
Du goût
A tout,
Ah! ah!
Voilà
La petite bouteille
De fine liqueur,
Qui réveille, réveille,
Réveille le cœur.
Après le repas,
Ah! ah! (n'eſt-ce pas?)
La petite bouteille

De fine liqueur,
Réveille, réveille,
Réveille le cœur.

ROBERT.

Madame.....

LA VIEILLE.

Quel air froid! feriez-vous un ingrat?
Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah! si mon maître a peine à rompre le silence,
C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts
Pour --- & n'en trouvant point alors.....
L'excès de sa reconnaissance.....
Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux:
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.
Soyez gai, Chevalier.

(La Vieille tire de son panier les provisions, & prépare la table.)

ROBERT.

Je suis né sérieux.

(A la Hire)

Prends mon cheval & mon armure.

La Hire ; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis sert comme un plat d'argent....

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,
L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*

Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, souviens-toi.
Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, & je ne sais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;
Oui, ne désespérez de rien.
Je ne veux pas troubler votre entretien ;
Je reviendrai bientôt savoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers ;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui sont des maux passagers,
Au-dessus d'une ame commune,

Par sa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et subjuguer l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE III.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

MOn ami, mettons-nous à table :
Nous allons faire un repas agréable.
Çà, placez-vous à mon côté.
Vous vous obstinez à vous taire ?
Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, sans vous déplaire,
Refondre votre caractere :
Vous êtes un enfant gâté.

(*Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.*)

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.
Si je pouvais changer le mien,
Je vous trouverai plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même,
Et qu'on est jeune tant qu'on aime.
Qui dit vieillesse, dit insensibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante,
Nous tombons, en naissant, dans la caducité;
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'Amour, ce vrai présent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse:
Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et fait soustraire la vieillesse
A la rapidité du temps.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable;
Elle pourrait persuader,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable,
Vous êtes de mon sentiment,
Qu'avez vous à répondre à mon raisonnement?

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,

À son époux adresse ses regards ;
Pour lui plaire, saisit la moindre circonstance.
Sa maison seule occupe tous ses soins,
Elle épargne, l'époux dépense,
Elle n'est pas coquette, & comme on lui doit moins,
Elle a plus de reconnaissance.

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;
(*Haut, avec sentiment.*)
On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande
Dans l'âge de l'amour sait-on en profiter ?
Le plaisir à nos yeux brille pour disparaître,
On dissipe le temps souvent sans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :
L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne :
C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le temps augmente encor les présens qu'elle donne,
Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;
Vous voudriez lui consacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah ! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui ; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printemps ;
Si j'essuyais des ans l'infaillible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors.....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez-vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis ? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux aussi-tôt.*

Cette épreuve ferait terrible.....
Si Marton devenait.... la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entens ; pour vos feux, l'écueil ferait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh ! .....

LA VIEILLE.

Votre gloire en souffrirait ;
Mais si vous me rendiez hommage,
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il est vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour,
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.
Votre fidélité célébrée & chérie
Annoncerait en tout pays
Le modele parfait de la Chevalerie.
Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT, *se levant.*

Ah ! ma bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?
Pour attaquer mes jours, je sais ce qu'elle a fait ;
Mais malgré sa trame cruelle,
Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;
Vous avez conservez mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris :
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.
De ta déloyauté tu recevrais le prix ;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(La Vieille va s'asseoir sur le grabat.)

Ne me suis pas ; va, je te rends ta foi ;
Applaudis-toi de ton ouvrage.
Je cède à mon destin affreux ;
Je m'affaiblis..... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas !
Elle souhaite, au lieu de venger ton trépas,
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez vous de le punir, grands Dieux !
Si termine mes jours, rendez les siens heureux.
Adieu, cruel, adieu : j'expire & je t'adore ;

Lorsque tu me perce le cœur,
Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(La Vieille fait tomber la courtine pour se cacher aux yeux de Robert.)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;
La perte de vos jours causerait mon trépas,
Disposez de mon sort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure.....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE V.

ROBERT, LA FE'E URGELE *sous les traits de Marton*; ROBINETTE, NYMPHES *de la Suite d'Urgele.*

(Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la Chaumiere est transformée en un Palais magnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône brillant, environnee de Nymphes de sa suite.)

ROBERT.

O Ciel! quel éclat m'environne!

LA FE'E URGELE.

ARIETTE.

Fidele Amant, soyez heureux.
Mon cœur est satisfait de votre obéissance;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puissance.
Fidele Amant, soyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'est Marton! ô Dieux! par quel prodige! .....

SCENE VI. & derniere.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS, *amis de Robert*, LA FE'E URGELE *sous le nom de Marton.* ROBINETTE. *Les Acteurs précédents.*

LA HIRE, *suivi des Chevaliers errans, amis de Robert.*

J'Amène ici vos Chevaliers.... où suis je?

LA FE'E URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,
Des braves Chevaliers, protectrice fidèle.
Depuis long-temps j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différents, quand j'éprouvais ton cœur,
En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;

A mes regards surpris, la Fée est respectable:
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FE'E.

A la Beauté tout rend les armes ;
Mais il est des biens plus flatteurs.
Pour fixer, enchainer les cœurs,
L'esprit, les sentiments valent mieux que les charmes;
Les fruits durent plus que les fleurs.

(Robert présente la main à la Fée pour la conduire à son trône, & se place à côté d'elle.)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu sorciere aussi: qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complette.

ROBINETTE.

Oui, mais ne soyez plus des Chevaliers errants.

DUO.

ROBERT, LA FE'E.

Jouïssons d'un bonheur suprême;
L'Amour couronne notre ardeur.

CHOEUR.

Jouïſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FE'E.

A tous les biens je préfére ton cœur ;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorſque j'ai votre cœur ;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FE'E.
ROBERT.
ROBINETTE
LA HIRE.
} Jouïſſons d'un bonheur ſuprême,
L'Amour couronne notre ardeur.

CHOEUR *à Robert.*

Jouïſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.
Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.
Jouïſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

(Les Chevaliers errants dansent avec les Nymphes de la Suite de la Fée Urgele, & viennent rendre hommage à Robert & à la Fée; ce qui forme un Ballet qui termine la Piéce.)

Fin du quatriéme & dernier Acte.

LA FE'E URGELE,
OU
CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour,
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était Meſſire Jean Robert,
Lequel vivait ſous le Roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la Sainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il raportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus, avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon Chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe,
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Egliſe.
Sire Robert poſſédait pour tout bien

Sa vieille armure, un cheval & ſon chien ;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge ;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
  Comme il était aſſez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçu la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
Robert avance ; il lui trouve une mine
Qui tenterait les Saints du Paradis ;
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre ;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait, avec tous ſes attraits,
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accolle avec franchiſe ;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe ;

C'eſt tout mon bien ; prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert preſſe la Belle,
La fait tomber, & tombe auſſi tôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſoit, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De ſaint Denis un Moine ſurvenant
Monte deſſus, & trotte à ſon couvent.
Enfin Marton, rajuſtant ſa coeffure,
Dit à Robert : Où ſont mes vingt écus ?
Le Chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain la bourſe & la monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un Chevalier, dit-elle, ma pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage Prince à Marton répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la Reine eſt très experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice vous fera.

Marton s'incline, & va droit à la Reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes;
Le Chevalier sans éperons, sans botes,
La tête nue, & le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé.
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord;
Puis il reçut sa sentence de mort.
Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, frais & si vermeil,
Qu'en le jugeant la Reine & son conseil
Lorgnoient Robert, & répandaient des larmes.
Marton de loin, dans un coin soupira.
Dans tous les cœurs la pitié trouva place:
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au Chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait, pour peu qu'il eût d'esprit;
Car vous sçavez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems desire;
Bien entendu qu'il explique le cas

Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La chose étant au Conseil exposée,
Fut à Robert aussi-tôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;
Il fit serment aux genoux de la Reine,
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il, en lui-même;
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la Reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin dès que Robert trouvait
Ou femme ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait;
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient: nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
Déja sept fois l'astre qui nous éclaire,
Avoit doré les bords de l'hémisphère,
Quand, sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes,

Dansant en rond, leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre, & ne la touchant pas.
Robert approche, & du moins il espère
Les consulter sur sa maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.
Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuiant d'un bâton;
Son nez pointu touche à son court menton;
D'un rouge brun sa paupière est bordée;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon,
Un vieux tapis qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoste; & d'un ton familier
Lui dit: mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine:
Apprenez-moi vos tribulations;
Nous souffrons tous; mais parler nous soulage;
Il est encor des consolations.

J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
Le chevalier lui dit hélas ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive ; & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la Reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la Cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré ;
Mais jurez moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plait & qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux,
Faites ſerment ; jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je deſire.
Le bon Robert le jura, non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui, côte à côte, arrivent en préſence

De Reine Berthe & de la Cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La Reine aſſiſe, & Robert appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames;
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans,
Mais, fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'eſt là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conſeil conclut.
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
Robert abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans dent,
Criant juſtice, & la preſſe fendant;
On lui fait place, & voici ſa harangue:
O Reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous, dont l'eſprit connaît toute équité,
Vous, dont le cœur s'ouvre à la bienſéance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi

Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpere ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit Robert, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus ; mon cheval, mon bagage,
Et mon armure étaient tout mon partage ;
Un moine noir, a, par dévotion,
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton ;
Je n'ai plus rien ; & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaitrice.

La Reine dit, tout vous ſera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés ;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit, rien n'eſt plus généreux ;
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux règner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;

Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
  A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laiſſe tomber ſes bras,
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front ; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait : Ai je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
  Lors tendrement notre ſans dent reprit :
Vous le voyez, ô Reine ! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat ; les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe ;
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidèle ;
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On ſait penſer : & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?

La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du Roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire:
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans, il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habite point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe;
Nous ſervons Dieu, nous égalons les Rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats;
Et croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le Ciel, à mes chaſtes déſirs,
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais,
On adjugea Robert à ſes attraits;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte

Sur ſon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval entre ſes bras menée
A ſa chaumiere, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur, & rougiſſant de honte,
Tente cent fois de la jetter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacréeétait alors chérie.
Sa tendre épouſe, en trotant avec lui,
Lui rappellait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois Rois de ſes amis,
Comment du Ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des Cieux apportant à Rémi
L'Ampoule ſainte & le céleſte chrême,
Dont ce grand Roi fut oint dans ſon batême.
Elle mêloit à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,

Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possedait l'affreuse avanturière.
Elle se trousse, & de sa sale main,
De son époux, arrange le festin,
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux soupèrent,
A peine assis sur deux minces trétaux.
Du triste époux les regards se baissèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisans & délicats,
Par de bons mots qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content,
Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment,
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vint avec elle au lit:
Le désespoir, la fureur le possede,
A cette crise il souhaite la mort;
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remède.
Ce n'était point deux sales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus sur des vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,

Qui revoltaient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?
A Rome, on dit que la grace d'enhaut
Donne à la fois le vouloir & le faire
La grace, & moi, nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit, ma femme a dequoi plaire
Son cœur eſt bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouïr du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant ; le bon Robert ſe jette,
Froid, comme glace, au bord de ſa couchette ;
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant : Ah ! Robert, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre ?
De ma pudeur les timides accens
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux, ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu !
Je me diſſous, je brûle, je me pâme !
Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi !
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
Robert avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout ;

Reprit la vieille; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe:
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe;
J'avais raiſon; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider;
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
Robert regarde; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand ſes cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,

Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi même,
Jouïſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur:
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander qu'elle était cette belle,
De qui Robert eut les tendres faveurs?
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers,
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farſadets aux mortels ſecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer:
Le pere & l'oncle, & la mere & la fille,
Et les voiſins & toute la famille
Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite:
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

FIN.